

Marie L. Pellegrin Rescia

L'énonciation du "social" :

à propos du langage du « *travail social* » en ouverture
et de la « *Città Aperta* » en conclusion

Dans un ouvrage récent¹, le "social" loin de constituer une réalité, a été énoncé comme la "métaphore" du travail de « réparation » accompli par l'être humain qui fini, limité, « incomplet », rêve d'un *imaginaire de complétude*. Il essaie de réparer sa condition, qu'il considère comme défectueuse, et de « colmater » tout ce qui relève d'un manque, par exemple, d'indépendance et de liberté. Dans notre culture, cette condition est jugée inadmissible : elle empêcherait l'épanouissement et le bonheur de l'individu.

Le langage que nous employons habituellement en rend compte.

Ainsi, nous voudrions mettre en évidence les catégories énonciatives du langage dont nous faisons usage dans différents contextes. Tout d'abord dans un séminaire sur le « Travail social »² dont le titre donne, dès le départ, la clef des « paradoxes » dénoncés par les travailleurs sociaux eux-mêmes, qui se plaignent du malaise de la profession. Ensuite, dans le contexte de l'école, où maîtres et parents d'élèves se plaignent d'une situation créée, en fait, par eux-mêmes, dans la vaine tentative d'offrir aux plus jeunes une liberté, en fait, imaginaire.

A ces exemples, nous allons en opposer un autre, mettant en évidence l'usage des catégories énonciatives de la *Città Aperta* (Ville Ouverte, Sicile (Italie))³, où le langage des thérapeutes et du personnel soignant est bien différent des précédents.

Observons, pour commencer, le texte de présentation du séminaire sur le « Travail social », où la notion de "liberté" s'oppose à celle d'"aliénation" et la notion de "créativité" à celle de "normativité". Ce texte donne pour évidente la dichotomie entre, d'une part, les attentes d'une politique sociale contre l'exclusion qui, prônant la liberté, permettrait la créativité et, d'autre part, la déception suscitée par les réalisations -explique-t-on- due aux « structures et pratiques normalisées et réglementées ». Celles-ci « aliènent » les travailleurs sociaux qui dénoncent, en conséquence, le malaise de leur profession.

Videor meliora, deteriora sequor », disaient les romains, qui mettaient ainsi en évidence le paradoxe venant d'une dichotomie, qu'ils dénonçaient déjà, entre les aspirations -ici, les orientations de la politique sociale- et leur réalisation

¹ Marie L. Pellegrin-Rescia *Le Social comme métaphore*, Ashgate, Aldershot, UK, 2005

² *Catégories langagières énonciatives du « Travail Social »*, Université d'été du travail social, AFORSSE, Soulac, Gironde, Soulac, août 2002

³ M. L. Pellegrin *Handicap, valeurs et catégories* Rome, Ed Méditerranéennes 1993

décevante -attribuée ici, comme souvent par ailleurs, à une réglementation « contraignante » et à des normes « normalisatrices »-.

Nous voudrions analyser dans un premier temps les critères ou catégories de pensée qui régissent des notions présentées comme dichotomiques en mettant en évidence le dénominateur qu'elles ont en commun, à savoir les catégories énonciatives d'un individu se voulant « libre et indépendant ». Ces catégories pourraient bien être à la base des paradoxes dénoncés par les travailleurs sociaux.

Le mythe de Prométhée, liberté et aliénation, célébration et punition

Pour nous aider, il semble intéressant de rappeler la figure de Prométhée, le héros qui vole le feu, à savoir la connaissance de propriété divine, pour l'offrir aux hommes : avec le pouvoir exorbitant de connaître, il veut leur donner la possibilité de se détacher des dieux, jusqu'à prendre leur place.

Ce mythe nous intéresse ici dans la mesure où il est régi -énoncé- par les catégories d'une *complétude imaginaire*. Prométhée défie les dieux, prétend sortir de la condition humaine et s'affirme dans la tension maximale de ses possibilités jusqu'à risquer la folie : il met ainsi en évidence une figure « avant lettre » de l'individu.

Deux versions de ce mythe coexistent, l'une plus ancienne -grecque-; l'autre moderne, la figure de l'individu ne se configurant pas de la même façon dans les deux.

Dans la version grecque, Prométhée est l'emblème de l'*ubris* à savoir, l'excès, la démesure : c'est un individu avant la lettre qui, bravant la punition, rejette ses limites et se prend, lui mortel, pour immortel. Rêvant donc d'immortalité, par le vol du feu, c.à.d. de la connaissance, il se propose de mettre les hommes à la place des dieux et en est puni. Un vautour va lui manger le foie qui se reconstitue toujours, afin de pouvoir être encore et encore dévoré : la punition ne prendra donc jamais fin. "Prendre la place" des dieux ou manquer de "reconnaissance" envers eux, signifie en fait, pour les Grecs, pêcher d'*ubris* -excès, démesure, nous dirions aussi, inélégance-. Il faut noter que, dans la version grecque, Prométhée ne vole pas pour s'attribuer un pouvoir à titre personnel. Cependant, s'il l'offre aux hommes, il accomplit toujours une action défendue, car ce n'est pas aux mortels de s'approprier de ce qui ne leur appartient pas.

C'est ainsi qu'il est redevable de punition.

Dans la version moderne Prométhée, romantiquement épris de liberté, est un individu représentatif de notre temps, un héros est célébré pour avoir accompli un exploit personnel qui lui apporte renommé et gloire. L'étymologie éclaire le

sens de individu : "in-divisé", non-divisé, donc "un", il est intéressé au maintien de son indivision -unité et conservation-, mais aussi à l'augmentation et à l'accroissement de celles-ci. C'est ainsi qu'il augmente et accroît son pouvoir en défiant les dieux et rejetant ses limites.

Dans cette perspective, la présence des autres est secondaire, qu'il s'agisse d'un autre humain ou de la nature. Cette dernière est définie comme un objet "posé devant" (allemand "gegenstand") un sujet dont la tâche est de la maîtriser, la dominer. Quant à l'autre humain, il est défini comme celui qui, par sa seule existence, contrarie le libre épanouissement et la liberté de l'individu « avant lettre ». La liberté -dit-on- s'arrête là où commence la liberté d'autrui, ce qui semble une évidence. C'est pourtant ce que Marx dénommait "liberté piquet", la relation avec l'autre ne pouvant dès lors s'énoncer qu'en termes de conflit et de "rapports de force" donnés, eux aussi, pour évidents : "naturels".

L'être humain se définissant comme "libre" a, certes, une longue histoire. C'est d'abord le citoyen, libre sur "l'agora", la place publique d'Athènes, dont les hommes non-libres, les esclaves, étaient pourtant exclus. C'est par la suite l'agent -économique-, *libre* sur la place des marchés de l'époque moderne où tous, les hommes et les choses, deviennent pourtant *objet de vente*. C'est encore l'acteur autonome de la sociologie, dont l'étymologie en éclaire les catégories énonciatives : de *autos-nomos*, celui qui se donne lui-même ses lois et qui, se voulant autonome, ne dépend de personne, ne reconnaît aucun référent et n'admet donc aucune autorité en dehors de la sienne. Refusant toute dépendance, toute idée de limite, il refuse, par là même, la condition humaine qui implique *finitude*.

Les catégories langagières propres du registre *imaginaire* de la *complétude* sont donc à l'œuvre ici : tout manque de maîtrise et, à fortiori, toute perte, devient inacceptable pour un individu qui, « un » et « autonome », éprouve inévitablement un sentiment de frustration devant ce qui introduit une fêlure dans son intégrité et une diminution de sa capacité de maîtrise.

Ainsi, il s'estime « aliéné ».

Le sort de Prométhée n'est donc jamais enviable. Si, dans la version grecque du mythe, il est coupable d'avoir volé ce qui appartient aux dieux et en est puni, dans la version moderne un sort également triste l'attend : exalté et célébré pour l'exploit accompli en défiant, lui mortel, les dieux immortels, oublieux de sa *finitude*, il finit pour s'éprouver comme aliéné.

Ainsi, coupable et donc puni, exalté mais aliéné, la figure de Prométhée, l'individu avant lettre, énoncée dans tous les cas selon le registre *imaginaire* de la *complétude*, pose problème.

Le mythe de Don Juan : Loi et Désir

Nous nous opposons quelque peu à ces deux versions du mythe de Prométhée et, pour en sortir, voudrions rappeler plutôt la figure de Don Juan, énoncé selon un registre qui, contrairement au précédent, prend aussi en considération ce qui relève de l'*incomplétude* d'ordre *symbolique*. Il invite par là à mettre l'accent sur les notions de loi et de limite comme inhérentes à celle de liberté.

Le mythe de Don Juan raconte que, en suivant romantiquement et tragiquement son chemin, en allant donc au bout de lui même -de son propre désir-, le héros fait la rencontre inévitable de la Loi : il se retrouve ici face au Commandeur qui en est la métaphore. S'il en meurt, c'est que, au lieu de reconnaître la Loi à travers celui-ci et accepter donc ses propres limites, il essaie de tricher, joue jusqu'au bout et meurt de ne pas avoir su/pu voir en cette figure la Loi et de ne pas avoir su/pu consentir à la finitude intrinsèque de son être-mortel.

La Loi n'est donc pas imposée seulement de l'extérieur, elle ne dit pas seulement à Don Juan "tu ne feras pas" mais au contraire « vas-y », le laissant libre face à son désir, ce qu'on nomme aussi la destinée, jusqu'au moment où les limites se donnent à voir. La Loi n'est donc pas seulement contraignante, mais immanente, « constitutive », comme Searle la nomme. Dès lors, on n'a pas besoin de s'y opposer pour ne pas se sentir contraint : dans ce contexte, le signifiant "aliéné" ne fait pas sens.

L'opposition règles constitutantes/ contraignantes

Je ne vais pas me référer ici aux "jeux de langage", ni à l'exemple des échecs, dont Wittgenstein dit pourtant qu'il n'existerait pas sans les règles qui le constituent. Je préfère en appeler à la langue en tant que *champ symbolique* et aux *règles constitutives* de ce champ, où les règles, très différentes, renvoient cependant à une même Loi qui, à la façon kantienne, dit seulement qu'il ne peut pas ne pas y avoir de règles. Sans celles-ci, constitutantes ou « constitutives » (Searle), il n'y aurait en effet pas de langage. Ainsi, sur le plan du *symbolique*, ce qui relève de l'*incomplétude* propre du destin humain est accepté : ici, la Loi a affaire avec le consentement des hommes à leur destinée mortelle, à la *finitude* propre de celle-ci et aux limites qui ne sont donc plus imposés de l'extérieur mais se trouvent en relation avec la *finitude* humaine, caractéristique de tout être mortel.

Ainsi, c'est uniquement en nous situant sur le plan de la *complétude imaginaire*, propre d'un individu solipsiste, c'est en rêvant d'une liberté « sans contraintes », que nous ressentons la Loi comme interdictrice ; sur ce plan, les normes relèvent de la « normativité » et conduisent à la "normalisation". C'est ici que les limites deviennent imposition, "aliénation" comme on dit, et empêchent la créativité que -estime-t-on-, seule pourrait promouvoir une liberté énoncée « hors toutes règles ».

Or, c'est intéressant de le mettre en évidence, sur le plan du *symbolique*, la Loi

n'est pas à entendre au sens moral du terme -qu'elle soit transcendante ou construite. Il ne s'agit pas, en conséquence, ni de culpabilité ni de punition. Une Loi immanente au champ (symbolique) qu'elle constitue et dont le langage, disions-nous, offre un exemple, ne nous renvoie nécessairement pas non plus à un sentiment d'obligation.

Sur ce plan, les conséquences sont importantes en ce qui concerne le discours des travailleurs sociaux, pour qui il ne s'agit plus, dès lors, d'en appeler à des aspirations, à des orientations « bonnes » qui seraient assujetties à des institutions « mauvaises », normalisantes et contrées, dans leur réalisation, par des règles « contraignantes ».

Les oppositions liberté/aliénation; créativité/normalisation n'ont plus lieu d'être.

Dépassement des oppositions liberté et aliénation, créativité et normalisation

Les quelques exemples qui suivent voudraient mettre en évidence le registre *imaginaire de complétude* de certaines expressions courantes, telles que : libre épanouissement de l'enfant -pour ne pas dire "enfant-roi-; jeune au centre de la formation etc.

-Une institutrice racontait le changement survenu des questions qui lui étaient habituellement adressées par les mères : "Il y a dix ans, disait-elle, les mères s'inquiétaient de la capacité de son enfant à apprendre, des difficultés qu'il rencontrait, des progrès qu'il fallait qu'il accomplisse etc. Maintenant les mères demandent surtout si l'enfant se sent « libre », s'il est « épanouit », s'il a des bonnes relations avec ses petits camarades, s'il est « heureux ». Ce n'est plus la facilité à apprendre mais la capacité à communiquer qui semble constituer, maintenant, le souci majeur des mères, qui craignent au plus haut point "la solitude". "Les mercredi, disait à ce propos l'institutrice, les mères passent le temps à conduire leur enfant d'un endroit à l'autre : ici les cours de violon ou de guitare, là de gymnastique, de théâtre ou de dessin, l'enfant, au centre de toutes ces attentions, n'a certes pas le temps de s'ennuyer, nous dirions plutôt, de rêver ou s'inventer des histoires. "Il faut lui proposer des choix, pour qu'il soit libre de choisir ce qui lui fait plaisir... pour qu'il soit libre d'être heureux".

Dans une société à visée de *complétude imaginaire*, l'enfant est mis tout jeune devant la « liberté » d'être heureux et la culpabilité de ne pas l'être : il faut en effet être doué pour le bonheur, comme on disait auparavant doué pour les études. Le « libre » épanouissement est une obligation.

-Un jeune professeur de collège prônait la liberté pour ses jeunes élèves : « il faut -disait-il- que le maître s'efface devant le savoir que détiennent ses élèves et que lui même, il ne possède forcément pas. Leur créativité pourra ainsi s'épanouir, en dehors des schémas préétablis ». Il martelait : « c'est l'élève qui doit être *au centre* » (de l'enseignement). « Pourtant », lui répondait un collègue

à peine plus âgé, «c'est ainsi que tu restes en marge, dans l'ombre, tu finiras par disparaître. Tes élèves en seront bien avancés. C'est l'enseignant et son autorité qui doit être *au centre* ».

Comment départager les deux collègues ? Sur le plan *imaginaire* de la *complétude* où tous les deux se situent, la liberté prônée par l'un est bien évidemment contredite par l'autorité revendiquée par l'autre ; ici, la créativité est censée aller de pair avec un épanouissement libre des entraves qui menaceraient, de ce fait, toute autorité.

Sur le plan de la *complétude imaginaire*, on le constate, la relation maître élève est bien mal engagée.

Il en est de même pour le travailleur social. Il rêve d'une disponibilité qui permettrait de participer aux malheurs des jeunes dont il a la charge, d'entrer en consonance avec eux et se sentir davantage proches d'eux ; cette même disponibilité leur offrirait aussi la possibilité de compatir efficacement aux peines des vieilles personnes assistées, de les soulager, les « rajeunir », comme il a été dit -jusqu'à les empêcher de mourir ? Les travailleurs sociaux se révoltent ainsi contre les règles et les institutions qu'ils ressentent comme contraignantes. Elles les enferment dans un rôle dont ils voudraient pouvoir sortir pour aider ceux que la société « frappe injustement », les confinant, disent-ils, dans « une marge représentée par la détresse, la pauvreté, la maladie, la vieillesse et la mort », marge d'où « il faut à tout prix les tirer ».

*L'imaginaire (de l'institution et ses règles) et
le symbolique (de la «séparation», de la Loi)*

Or, les règles sont contraignantes, -on l'a vu- dès lors qu'elles sont ressenties comme extérieures et énoncées sur un plan de *complétude*, ce qui pousse à rechercher une liberté toujours *imaginaire*.

Sans s'en apercevoir, dès lors que l'on se veut dans une totale disponibilité, on se retrouve pris dans un rêve de toute puissance. Comment délivrer de tous les maux les hommes et femmes, comment apporter bonheur et liberté aux jeunes et aux enfants dont on a la charge, leur laissant, pour ne pas les brimer, une liberté qui, les privant de règles, les prive en même temps des « poteaux » de référence qui indiquent la route à suivre, l'orientation à prendre ? Comme le travailleur social, l'éducateur refoule ainsi la notion de limite d'ordre *symbolique*, alors que seul le recours à celle-ci permet, en l'acceptant, d'éviter d'une part de se sentir frustré soi même, en en attribuant la cause aux institutions ou, comme l'on disait auparavant, au système et, d'autre part, de créer de fausses illusions.

Le « social » comme métaphore

Le *social* né, historiquement, de la volonté de contrer, compenser et remédier

aux dysfonctionnements qui troublent la société, peut être considéré, en fait, comme la métaphore ou le symptôme de ceux-ci. Le terme *social* revient actuellement, sous forme substantive ou comme adjectif, non pas en rapport avec le terme "société" (du latin "socius", "societas"), comme nous l'attendrions, mais en référence aux problèmes posés par celle-ci et, en particulier, par les populations qui, souffrant de fragilités diverses, rendent manifestes les défauts du lien qui les unit à la société. Le *social*, en relation étrange (renversée?) avec son étymologie, est devenu ainsi actuellement synonyme de problèmes posés à la société et induit, en conséquence, des pratiques visant une « compensation » sous forme d'« aide », de « remède », de « secours ».

"Faire du social", expression récurrente, signifie ainsi la nécessité d'une prise en charge visant à colmater tout manque et à suturer toute perte. Dans notre système économique culturel, l'économie de la perte est inexistante, elle ne fait pas sens.

Dans ce système, pour en pallier les dysfonctionnements, on a donc recours à une instance -le pouvoir nommé *social*- qui agirait en imposant des règles venant de l'extérieur, sans penser qu'elles sont immanentes à la société. Celle-ci n'existe, en fait, que par les règles qui la constituent, renvoyant ainsi à une Loi immanente à la société elle-même.

Plutôt que de faire du social, il s'agirait donc de changer de registre afin de prendre en compte aussi, hors toute visée *imaginaire* de *complétude*, ce qui relève d'une *incomplétude symbolique*, à la différence de ce qui arrive sur le plan du « *social* », là où les travailleurs *sociaux* oeuvrent, là où l'on s'*imagine* de pouvoir tout colmater, compenser, réparer comme si, disposant d'une pleine liberté, l'on jouissait d'une totale disponibilité. Tout se passe comme si l'on prenait ses rêves, *-de toute puissance-*, pour de la réalité.

La « Città Aperta »

Il y a un lieu, cependant, la *Città Aperta* -Ville Ouverte-, où le langage employé ne dénote aucun *imaginaire* de *complétude* et où la notion de « social » est dès lors bien différente.

Située en Sicile, au pied de l'Etna, entre Taormine et Siracuse, la *Città Aperta* est un lieu en développement permanent, où handicapés et non handicapés, jeunes et plus âgés, actifs et inactifs coexistent de façon heureuse. Un formidable pari qui pourrait constituer un exemple.

Tout commence dans les années 1950 à Troina, village ancien dans les montagnes au cœur de la Sicile, lorsqu'une jeune institution recueille quelques vieilles personnes, seules et malades et entreprend de les soigner: "*Ciascuno è qualcuno d'amare*" (chacun est quelqu'un à aimer), comme il est écrit partout.

Rien n'a changé depuis, sauf que le vieil appartement de jadis est devenu une

maison imposante, l'Oas, où les dirigeants, médecins et thérapeutes vivent toujours *avec* ceux qu'ils accueillent et soignent ; ce sont aujourd'hui de jeunes handicapés mentaux (environ trois cents jeunes et huit cents collaborateurs, employés et thérapeutes).

“Forts” et “faibles” *convivono* (vivent ensemble), ce qui signifie -c'est cela qui est intéressant- selon une *norme* qui n'est nécessairement pas celle du plus fort mais celle que les uns et les autres peuvent *condividere* (partager). Les uns et les autres sont appelés à contribuer à la vie commune selon leur *mesure* propre : un petit verre est-il moins “plein” qu'un grand ? demande-t-on. En fait, c'est la différence et la diversité qui constituent la *norme*, à la *mesure* des capacités et des souhaits de chacun. Tout n'est pas parfait, loin de là, comme le prouve, par exemple, l'emploi de signifiants tels que « fort/faibles » ci-dessus cités, renvoyant au registre de l'*imaginaire*.

Malgré cela, personne ne parle ici en termes d'« aide », de « secours », personne n'« anime » ni « développe » personne : tout le monde s'entre aide puisque les habitants ne se considèrent pas comme des individus (“in-divisés”), enfermés en eux-mêmes, des unités dont la relation se fait surtout en termes “d'interaction”, selon des “rapports de force” et à travers le pouvoir de l'un “sur” l'autre ou, à l'opposé, en termes d'aide et de secours (ce qui signifie toutefois rester toujours sur un même plan). Ici, la catégorie de la *réciprocité* performe le rapport à l'autre: “chacun est quelqu'un à aimer”.

“*Ciascuno è qualcuno da amare*”

Cette ville obéit à des principes différents de ceux qui nous paraissent encore maintenant évidents : les catégories de la *reconnaissance* sont à l'œuvre, ainsi que la “*réciprocité*” -nous venons de le voir-, propres du registre *symbolique* ; sur ce plan, la revendication des « droits » laisse la place à ce qu'on appelle, en anthropologie, la *dette* des uns envers les autres, comme des autres envers les uns. Dans la *Città Aperta*, si l'un, celui qui est dit plus fort, n'« aide » ni « anime » l'autre, le plus faible, c'est que l'un et l'autre ne se rêvent pas dans une sorte d'indépendance ni se trouvent en « interaction ». « Divisés » en eux-mêmes, ces sujets sont ainsi dans une relation d'«*interdépendance*», ce qui est bien différent.

Les valeurs de la philosophie de la *Città Aperta* sont assez puissantes ou assez légères pour ne pas être circonscrites aux montagnes où elles ont vu le jour : nées dans ce contexte, elles en sortent : en s'en allant ailleurs, cette ville trouve à se réaliser dans différentes parties du monde. Heureusement non encore achevée -jamais achevée?- il est possible à la *Città Aperta* d'assumer chaque fois les caractéristiques du lieu où elle va s'implanter et répondre ainsi à des besoins précis. C'est ainsi qu'elle peut se déployer comme milieu d'accueil pour les enfants de la rue au Brésil, comme conseil en matière de santé en Chine, ou

encore comme assistance technique, en voie de négociation, au Cameroun etc. Cela peut se faire justement parce que, insérée dans le lieu où elle est née, la *Città Aperta* « manque » cependant quelque part à ce lieu : non encore (jamais?) achevée, elle est présente en même temps qu'absente.

La Sicile est un espace "*saltato*" (sauté, oublié) dit-on là bas, mais cela n'est vrai qu'au regard de la conception du développement énoncé selon le registre *imaginaire* à savoir, d'après l'*imaginaire* de la rationalité économique : le développement est mesuré en PIL qui est à son tour mesuré à partir de catégories de la *complétude*. Elles représentent un Nord "riche" que le Sud regarderait en se comparant à lui. C'est en raison même de cette comparaison qu'il se définit comme "pauvre" ou "sous-développé".

En guise de conclusion

Sans nous en apercevoir, nous pensons toujours par des critères relevant d'un registre *imaginaire de complétude*. Mais si l'énonciation -la mise en forme- de la société se faisait par les catégories langagières du *symbolique* ? si la richesse, par exemple, se définissait différemment à l'époque du "quaternaire"? Si elle n'était pas constituée seulement par ce qui est appelé "prospérité" dans les pays "développés"? Si, sur le plan du *symbolique* les notions de progrès et de «développement» (y compris « durable » ?) n'avaient plus raison d'être?

Pour revenir à ce que nous disions précédemment : si la créativité ne se trouvait pas là où nous le croyons, obtenue au moyen d'une liberté qu'insupporte toute règle ? si la règle -nous dirions mieux la Loi-, était au contraire considérée comme étant nécessaire à la liberté ? En un mot si, sur le plan du *symbolique*, l'aliénation, tout comme d'autres signifiants relevant du registre de l'*imaginaire*, ne faisaient plus sens ?

Ce n'est pas par hasard si la *Città Aperta* a surgi en Sicile, au coeur même d'une mer fermée, la Méditerranée, dans une île par définition fermée en elle-même et dans un cercle de montagnes elles mêmes « enfermantes ». Ce n'est pas par hasard, parce que c'est là, dans ces lieux, que cette réalité peut prendre son essor non pas *malgré* mais à *cause* même de ce que l'on appellerait, sur le plan de l'*imaginaire*, sa "fermeture".

Sur le plan du *symbolique*, cette ville nous apprend au contraire que sa force vient, justement, de ses *manques*, à savoir de ce qui, selon un registre *imaginaire de complétude*, constitue une faiblesse.